

EMILE VERHAEREN

VC
2

LES FLAMANDES

—
EPREUVES



VC
2

V.
Cal.
2



ÉMILE VERHAEREN
—
LES
FLAMANDES
POÉSIES



BRUXELLES
LUCIEN HOCHSTEYN ÉDITEUR
8, Rue de la Paille, 8
M D CCC L XXX III



Les lieux marqués

Dans les bouges fumeux où pendent des jambons,
Des boudins bruns, crévant leurs tissus de vessies,
Des grappes de poulets, des grappes de dindons,
Tout le chapelet gras des volailles farcies
Tachant de rose & blanc les coins du plafond noir
En cercle, autour des mets énormes de la table
Qui saignent, la fourchette au flanc dans un tranchoir,
Tous ceux qu'entour des brocs la goinfrie attable
Cracsbeke, Brakenburgh, Teniers, Dusart, Brauwer,
Avec Steen, le plus gros, le plus ivrogne au centre
Sont réunis, mentons gluants, gilet ouvert,
De frites plein la bouche & de lard plein le ventre.
Leurs commères, corps lourds où se bombent les chairs
Dans la nette blancheur des linges du corsage
Leur versent à jets longs de superbes vins clairs
Qu'un trait d'or du soleil vient frapper au passage
Avant d'incendier les panses des chaudrons.
Elles, ces folles, sont reines dans les godaillies
Que leurs goulus d'amour, en flamands, en jurons,
Mènent comme au beau temps des vieilles truandailles,
Tempes en eau, regards en feu, langue dehors,
Avec de grands hoquets, scandant les chansons grasses
Des jurons plein les dents, des luttes corps à corps
Et des coups assommés à trouver leurs carcasses
Tandis qu'elles, le sang toujours à fleur de peau,
La bouche ouverte aux cris, le gosier aux rasades,
Après des sauts de danse à fendre les carreaux,
Des choes de corps, des heurts de chair & des bottrades
Des lèchements subis dans un étreignement
Toutes moites d'ardeur tombent dépotraillées.
Une odeur de mangeaille au lard, violemment
Sort des mets découverts; de larges écuellées
De jus fumant & gras, où trempent des rôtis
Passant & repassant sous le nez des convives
Excitent d'heure en heure à neuf leurs appétits.
Dans la cuisine, on fait en hâte les lessives
De plats vidés & gras, qu'on remporte chargés.
Des saucières par ronds gluants collent aux nappes,
Les dressoirs sont remplis & les celliers gorgés.
Tout autour de la salle où rougeoient ces agapes
Pendent à des crochets, paniers, passoires, grills,
Casseroles, bougeoirs, briquets, cruches, gamelles,

1 22

laupier

108

Yplazie
Vivande

2
Le 6 vas la
l'usage l'usage
plus l'usage
pourrait être
paysan

Espace

3/oi rjela' by-!

4' /oi rjela'!

voir plus haut
Menton gluant

voir 2: vets

Pour que l'air
trouvent le plus
de chaleur
et frotte d'air
dit o= l'air
le chaudron
L'air chaud

épithète, aboi de
de l'usage à
de l'usage à

de l'usage à
de l'usage à
de l'usage à
de l'usage à
de l'usage à
de l'usage à

gohant p...
11



noirec Emile Verhaeray

Asocat Van der Pezig

Epreux d'empire 2/v

il n'y a pas de rapport entre les
à propos.
Nancy: c'est habituel pour les
moules, de. Mais, moi, c'est de mal
me semble les belge!

trop d'écarts de
la nuit aloués
les blanches

Dans un coin, deux magots exhibent leurs nombrils;
Et montent à cheval sur deux tonnes jumelles;
Et partout, à chaque angle ou relief, ici, là,
Au pommeau d'une porte, aux charnières d'armoire,
Au pilon des mortiers, aux hanaps de gala,
Sur le mur, à travers les trous d'une écumoire,
Partout, à droite, à gauche, au hasard des reflets,
Scintillent des clartés, des gouttes de lumière,
Dont l'énorme foyer, où rôtissent poulets,
Coqs, lapins, cochonnets, agneaux à la filière,
Arrose avec ses feux qui chauffent le festin
Le décor monstrueux de ces grasses kermesses.
Nuits, jours, de l'aube au soir & du soir au matin
Eux, les maîtres, ils les donnent aux ivrognesses;
La garce épaisse & large en rires, c'est la leur,
Elle se trousse là, grosse, cynique, obscène,
Regards flambants, corsage ouvert, ~~les seins~~ en fleur,
La gaieté secouant les plis de sa bedaine,
Ce sont des bruits d'orgie & de rut qu'on entend
Grouiller, monter, siffler de sourdine en crécelle,
Un vacarme de pots heurtés & se fendant
Un entrechoquement de fers & de vaisselle.
Les uns, Brauwer & Steen se coiffent de paniers
Brakenburg cymbalise avec deux grands couvercles,
D'autres râclent des grils avec des tisonniers,
Affolés & hurlant, tous soûls, dansant en cercle
Autour des ivres-morts qui roulent pieds en l'air.
Les plus vieux sont encor les plus goulus à boire,
Les plus lents à tomber, les plus goinfres de chair
Ils râclent la marmite & sucent la bouilloire
Jamais repus, jamais gavés, toujours vidant;
Leur nez luit de lécher des fonds de casseroles.
D'autres encor, font rendre un refrain discordant
Au crinclin, où l'archet s'épuise en cabrioles.
On vomit dans les coins; des enfants gros & sains
Demandent à têter avant qu'on les endorme
Et leurs mères, debout, suant entre les seins,
Bourrent leur bouche en rond de leur tétou énorme,
Tout gloutonne à crever, hommes, femmes, petits,
Un chien mastique à droite, un chat chotte à gauche,
C'est un déchainement d'instincts & d'appétits
De fureurs d'estomac, de ventre & de débauche.

une bonne
souffrance
surtout

Espace

la gorge

frappent

? pourquoi la?
bouilloire

par français
i / i

Comment, le chien l'aurait-il?
Hein? et quoi le rapport
il en a
Mais il faut l'appeler
comme le chien
Septième plat d'été

Dupica?
Vois plus haut
de mon travail
de la manne

la vachère
faute le vers
pour Rabelais

Voilà d'ye
plus haut
vidé
vol lent
Eviler tout ça
a.

non touche sur
plus haut.

Explosion de vie où les maîtres gourmands /
Trop vrais pour s'affadir dans les affêteries,
Et sentant fort, campaient leurs chevaux flamands
Et faisaient des chefs-d'œuvre entre deux souleries.
Tels apparaissent-ils dans leur siècle troublé,
Dans leur patrie en feu sur le brasier des guerres
Dans un décor de haine & de sang maculé,
Tous réunis en joie & levant coude & verres
Repercutant au Nord en pays néerlandais,
A travers la fumée épaisse des batailles
Le fire large ouvert de François Rabelais
Maître de grands repas & de franches mangeailles.
Pour obéir à sa mère, toujours fâchée,
Dès l'aube, elle est venue au paccage, de loin;
Mais, sommeillante encore, elle s'est recouchée,
Là, sous les arbres, dans un coin.
Aussitôt, elle dort, bouche ouverte & ronflante;
Le gazon monte autour du front & des pieds nus;
Les bras sont repliés de façon nonchalante,
Et les mouches rôdent dessus.
Les insectes de l'herbe, amis de chaleur douce
Et de sol attiédi, s'en viennent, à vol lent,
Se blottir par essaims sous la couche de mousse
Qu'elle réchauffe en s'étalant.
Quelquefois, elle fait un geste gauche, à vide,
Effarouche autour d'elle un murmure ameuté
D'abeilles; mais sitôt, de somme encore avide,
Se tourne de l'autre côté.
Le paccage à troupeaux gras, à floraison belle,
Encadre la dormeuse à souhait: comme en lui,
La pesante lenteur des bœufs s'incarne en elle
Et leur paix lourde en son œil luit.
La force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,
Avec le sang éclate en son corps tout entier;
Ses cheveux sont plus blonds que l'orge dans les plaines
Et les sables dans le sentier.
Ses reins sont de rougeur crue & pèche; la sève,
Qui roule à flots de feu dans ses membres hâlés,
Bat sa gorge, la gonfle, et, lente, la soulève
Comme les vents lèvent les blés.
Midi d'un baiser d'or la surprend sous les saules,
Et toujours le sommeil s'alourdit sur ses yeux.

Espace

gros

vulgaire

collage

mangeur

de quelques

épaves

le

Tandis que des rameaux flottent sur ses épaules

Et se mêlent à ses cheveux.

*Art flamand
N° I*

Art flamand, tu les connus, toi,

Et tu les aimas bien, les gouges

Au torse épais, aux tétons rouges ;

Tes plus fiers chefs-d'œuvre en font foi.

Que tu peignes reines, déesses,

Ou nymphes émergeant des flots / &

Par troupes, en roses flots,

Ou sirènes enchanteresses,

Ou femelles au contour plein / x b / s

Symbolisant les saisons belles.

Grand art des maîtres, ce sont elles,

Ce sont des gouges que tu peins.

Et pour les créer grasses, nues.

Toutes charnelles, ton pinceau

Faisait rougoyer sous leur peau,

Un feu de couleurs inconnues.

Elles flamboyaient de tons clairs,

Leurs yeux s'allumaient aux étoiles,

Et leurs poitrines sur tes toiles,

Formaient de gros bouquets de chairs.

Les Sylvains rôdaient autour d'elles, *même ligne plus haut.*

Ils se roulaient, suant d'amour,

Dans les broussailles d'alentour,

Et les fourrés pleins de bruits d'ailes,

Ils ~~amusait~~ par leur laidur.

Leurs sourires, gras d'impudeur.

Ces chiens en rut cherchaient des liccs ;

Elles, du moins pour le moment,

Se défendaient frileusement.

En resserrant un peu les cuisses.

Et telles, plus folles encor,

Arrondissant leurs hanches nues,

Et leurs belles croupes charnues,

Où cascadaient leurs cheveux d'or,

Les invitaient aux assauts rudes,

Les excitaient à tout oser

Bien que pour le premier baiser

Ces gouges-là fissent les prudes.

Vous conceviez, ~~monstres~~ vantés, / *maîtres*

Avec de larges opulences,

*leurs yeux, points égarés,
trouant l'ombre,
illuminant dans un
coin sombre,*

*ce n'est pas le mot qu'on
attend.*

N° II

6
Toujours, si large & loin que se porte la vue,
Là-bas, où des bœufs noirs beuglent dans les terreaux,
Où des charges de foin passent par tombereaux,
Et plus loin encore où quelque voile entrevue,
Toute rouge, sur fond diaphane & vermeil,
Fait deviner le chant des marins, la filière ?
Des barques qui s'en vont au large, & la rivière
Que sabrent les rayons lamés d'or du soleil,
Partout, soit champ d'avoine, où sont les marjolaines;
Partout, bien au-delà des horizons pourprés
La verte immensité des plaines & des plaines !

coing

Sous les premiers ciels bleus du printemps, au soleil.
Dans la chaleur dorée à neuf, elles tressaillent.
On dirait qu'elles sont surprises du réveil,
Qu'elles ne sentent pas les sèves qui travaillent,
Tellement le sol tarde à secouer l'hiver.
Même, quand les vergers dressent les houppes blanches
De leurs pommiers, que la feuille, papillon vert,
S'est attachée & bat de l'air au long des branches, ^{le}
Les terreaux sont encor complètement à nu,
L'eau des fossés déborde & les terres sont sales,
L'orée & le sentier boueux, le bois chenu,
Bien que Mars ait craché ses poumons en rafales.
Pourtant l'on voit déjà des groupes de fermiers
Avec leurs lourds chevaux lustrés de blancheurs crues,
Dans les champs divisés par cases de damiers,
Couper le sol, tout droit, au tranchant des charrues.
Déjà l'on sème. Un grand vieillard, qui va rêvant,
Semoir autour des reins, jette à pleines poignées
Les graines d'or, qu'abat un brusque coup de vent.
Les labours sont à point; les bêches alignées.
Relaisent d'un feu blanc sous les coups du soleil,
Et voici Mai, le mois des fleurs aromatiques,
Et servantes & gars, en rustique appareil,
Habits usés, bras nus, sabots au bout des piquets,
Qui de l'aurore au soir vont peiner aux heures de
Dès lors, les champs sont pleins, les fermes délaissées.
On en remet la garde aux chiens veilleurs des cours.
La glèbe, avec des mains calleuses, convulsées,
Avec toute une ardeur, faite d'acharnement,

L'orée...
de quoi ?

mal
biling
Yer!

galle piquée ?

Murille, Marguerite

7

La glèbe, pied par pied, coin par coin, est conquise. ??
 Partout la lutte & la sueur, le groupement ??
 Des efforts, arrachant la récolte promise, ??
 Femmes sarclant le lin, hommes tassant l'engrais
 Chevaux traînant la herse à travers les cultures. ?
 Pendant qu'autour, flattés de soleil, de vents frais,
 Les trèfles verts, les foins en fleur, les emblavures,
 Les massifs, que l'on voit remplir l'horizon clair,
 Les jardins, les taillis, les vergers, les fleurettes,
 Roulent leur bonne odeur excitante dans l'air
 Où chante, ailes au vent, un millier d'alouettes.

II

Mais que des mois plus chauds mettent fin aux jours frais,
 Que Juin sur les étangs aplanisse les ridés,
 Le calme des temps lourds pénètre les forêts. *faible ! dieu !*
 Et fait peser sur tout des silences torrides.
 Sous les éclats cuivrés & flambants du soleil
 Languit la frondaison des chênes sur les routes
 Un sable jaune & fin cuit dans un clair sommeil. ??
 Au ras des rochers verts les mousses sèchent toutes. *le tout, dans le*
 Une atmosphère ardente encercle la moisson. *replète*
 D'âcres senteurs, venant de marais noirs, enfument *de nos hauts, vapeurs*
 Tout l'espace enfermé dans le vaste horizon, *de nos bas, fait tout*
 Où les orges, aux feux du plein midi s'allument. *bleu, noir !*
 Où les seigles, chargés à leurs sommets d'épis
 Les dressent en pompons sur leur tige membrue,
 Couvrant le sol entier du jaunissant tapis
 Que seul, le trèfle en fleur, plaque de verdure crue.
 Alors par-dessus ces champs remplis, un grand vent
 Un vent du Sud, traînant, voluptueux, oppresse,
 Avec le va & vient de son souffle énervant,
 La campagne vautrée en sa lourde paresse.
 Un tressaillement d'or court au ras des moissons,
 La terre sent l'assaut du rut monter en elle,
 Son sol générateur vibrer de longs frissons,
 Et son ventre gonfler de chaleur éternelle.
 De partout sort le flot des germes fécondants,
 Condensés en nuage épais de poussière,
 Et qui descend baigner d'amour les blés ardents ;
 On dirait voir fumer de géantes braisières,
 Des débris d'incendie encor chauds, chaque arpent,
 Chaque tige entr'ouverte est entourée & prise.

*Joyés
vapeurs?*



Des vibrions en font l'assaut, éperdument,
Et l'union se fait dans des moiteurs de brise.

??

III

Voici l'automne, à son heure, à son jour, Les bois
Dans le vert des massifs, se corrodent de rouille,
On voit à l'horizon, leur dos porter le poids
D'un ciel joyeux, bien qu'un nuage au loin le brouille,
On dirait des amas monstrueux de granit.

par francis

vent tombant plus haut

Et

Les courants du Nord-Est traversent l'étendue,
L'ombre au soleil oblique & délustré, grandit.
Dès soir tombant, la voix des cloches entendue,
Pendant que choient sur les chaumes, les cours, les seuils,
Les feuilles que l'automne une à une a séchées,
Fait songer aux hivers dolents & sourds, aux deuils,
Aux tempêtes faisant leurs bruits de chevauchées.
Très haut, droit devant eux, passe un vol de canards,
Et leur voix traversant les plaines assoupies
Éveille dans les champs, les parlages bavards
Et les cris querelleurs des geais avec les pies ;
Les oiseaux migrants autour d'un grand clocher,
Volant, planant, sifflant, forment leurs ribambelles,
Si le vent tombant leur permet d'y percher,
Les ailes des moulins sont noires d'hirondelles,
Et les angles des toits blanchis de passereaux,
Tout, jusqu'aux horizons d'où les soirs d'or descendent,
Les routes & les prés, les fleurs et les terreaux
Est comme enveloppé de fins brouillards qui pendent,
Et se sont parait-il, les gazes, que lutins,
Sylphes & farfadets, vêtent au clair de lune,
Et qui sèchent le jour, aux arbres des chemins —

branche

capacité blanchis il peut blanchir par son vent plus haut hay nait le noir !

Tombant si l'aube est triste et si mouve est la brume,

vous avez en dit tout plus haut

Mais si l'aurore est triste & si morne est la brume,
Souvent encor, le plein midi redevient gai.
On dirait un désir de printemps en Octobre,
Un ciel repint à neuf, comme un décor de Mai ;
Mais ce décor est pâle & ce désir est sobre.

Espace

galimatias !

Surtout ce sont les cours, les vergers, les enclos,
Et les jardins, brodant ceinture à chaque ferme,
Qui font, avec les fleurs aux tons vifs & pâlots,
Avec les bosquets verts que leur cercle remeinte,
L'explosion de vie à l'approche des deuils,
Là, grandissait encor, les phlox, les solanées,
Les touffes de verveine & les jets de glaïeuls.

par francis : l'arbre teinte

??

Les dahlias sanglants, les roses safranées,
Les tournesols cerclés comme des disques d'or,
Et ce dernier aveu d'été, le chrysanthème.
Lorsque midi, de ses rayons perçants les mord,
Que le vent les secoue en houle & les essaime,
Tant est luisant leur feu de couleurs, qu'on dirait
Des éclats de soleil roulés dans les verdure,
Ou du métal, tiré flamboyant du minéral,
Et frappant l'œil, du dard aigu de ses sulfures.
Et les fermes & leur chaume neuf & coquet
Profilent par-dessus leur pignon rouge en bosse,
La cheminée au col étroit, fume à long jet;
Une vigne, qui près de la porte s'adosse,
Saigne de gros raisins soufflés, crevant de jus;
Au mur, où sont pendus des engins aratoires;
D'immenses espaliers tendent leurs bras feuillus,
Et tombent dans le vert, la joue en fleur des poires,
Les têtards veloutés des pêches en retard,
Et le menton rougeaud des court-pendus.

vulgaire

perroquet

Et un bon
Voyez à la
pêche. bla

2. 1. 2. 3. de fus, verbe
2 qui d 2 qui d
Ceci tombe ? il s'agit
qui c'est que le jour
de la pêche !! et
le menton de court-
pendus !!!

Avec leur floraison rayonnante au regard
Comme avec leurs terreaux gris, apparaissent-elles
Les plaines ! Et voici, qu'à ce début d'hiver,
Pour en symboliser la tristesse & la joie,
Les papillons & les corbeaux croisent dans l'air,
Des vols de velours noirs avec des vols de soie.

N° 14

Mais les nuits devenant longues, les jours blafards,
Novembre emplit d'hiver, l'immense plaine morne
Où tout est boue & pluie & se fond en brouillards,
Où nuit & jour, matin & soir, l'ouragan corne.
Villages & hameaux geignent au vent du Nord,
L'humidité flétrit leurs murs de plaques vertes,
La neige les flagelle & la bise les mord,
Les chaumes ravagés font les maisons ouvertes.
Les chiens au seuil des cours de ferme sont muets,
On travaille les lins à nonchalants poignets,
Avec la roue à bras qui ronfle dans les granges,
L'Escaut a clapotis rudes fouette le bord.
Dans les bouleaux, plantés en rangée équivoque,
Sur les digues, un nid d'oiseau ballote encor
Un seul — & lentement la bise l'effiloque.

C'est un 1/2 premier 2
pour ça ?

par le haut / ouverts à clapotis

Des bruits lointains & sourds sortent des horizons,
 Comme des grondements venus du bout des mondes,
 Ils passent, tristes vents des funèbres saisons,
 Et donnent le néant dans leurs notes profondes. ??
 La terre geint & crie à les subir, les bois
 Ont des plaintes d'enfant, des râles & des rages,
 A se sentir pliés & domptés sous leur poids,
 Dans un cassement sec & brutal de branchages.
 Ils s'acharnent au ras des champs planes & mous, ??
 Cinglant les nudités scrofuleuses des terres, ??
 La végétation pourrie, & leurs remous, le, l'ami, de quoi ?
 Abat sur les chemins les ormes solitaires.
 Les sapins isolés sont coupés au jarret,
 Ou fendus tout du long, en ligne verticale,
 Les chênes débranchés, il faut une forêt
 Pour résister aux chocs hurleurs de la rafale.
 Et dans la plaine vide, on ne rencontre plus
 Que sur les chemins noirs de poussifs attelages,
 Que des voleurs, le soir, le matin, des perclus
 Se traînant mendier de hameaux en villages,
 Et de maigres troupeaux, rentrant par bataillons, plâments
 Sous les souffles du vent, avec des voix bêlantes,
 Et d'énormes corbeaux peaux, aux ailes lentes.
 Qu'ils agitent dans l'air ainsi que des haillons.

Soufflets

Le lyrisme de la
 Opération de l'écriture
 N'est-elle pas la réponse

La vachère

lui sert

Après avoir baisé les puissants mufles roux
 De ses vaches, curé l'égout & la litière,
 Troussé son jupon rouge à hauteur de genoux,
 Ouvert au jour levant une porte à chatière
 Kato, la grasse enfant, la pataude, s'assied,
 Un grand mouchoir usé lui recouvrant la nuque,
 Sur un vieil escabeau qui ne tient que d'un pied,
 Entre rousse, la jeune & blanche, la caduque
 Un tablier de cuir troué sert de cuissort,
 Ses pieds sont nus dans les sabots. Voici sa pose :
 Le seau dans le giron, les jambes en écart,
 Les cinq doigts grapilleurs étirant le pis rose,
 Pendant qu'au réservoir d'étain jaillit le lait,
 Qu'il jaillit à jet droit, qu'il grouille plein de bulles,
 Et que le nez trognon de Kato s'en repait,
 Comme d'un blanc parfum de fades renoncules,
 C'est sa besogne à l'aube, au soir, au cœeur du jour,
 De venir traire à pleine empoignée ses vaches, *empaignée*
 Elle aime les soigner, plus qu'à aller au labour,
 Bien qu'elle ait, elle aussi, d'amoureuses attaches,
 Elle & le gars meunier, un grand rustaud râblé,
 Avec des blocs de chair bossuant sa carcasse,
 Qui la guette au moulin, tout en veillant au blé,
 Et descend faire un brin de cour dès qu'elle passe.
 Mais, voyez-vous, l'étable avec ses bêtes la tient,
 Elles sont là, dix, vingt, trente, toutes en graisse,
 Leur croupe se haussant en un raide maintien,
 Leur longue queue, au ras des flancs, ballant à l'aise,
 Propres? Rien ne luit tant que le poil de leur peau,
 Fortes? Leur cuisse énorme est de muscles gonflée,
 Leur grand souffle dans l'auge emplie, ameuté l'eau,
 Leur coup de corne enfonce une cloison d'emblée,
 Elles mâchonnent tout d'un appétit goulu,
 Tout, carottes, navets, trèfles, sainfoin, farine,
 Le col allongé droit & le muffle poilu,
 Avec des ronflements satisfaits de parines,
 Avec des coups de dents donnés vers le panier
 Où Kato fait tomber les raves qu'elle ébarbe,
 Avec des regards doux fixés sur le grenier
 Où le foin, par les trous, laisse flotter sa barbe.

?

*le liquide ne
grouille pas
ne s'agit
pas
à changer*

mal construit

faible!

*écrite par
le
père
pas facile*

*impossible!
à tout le contraire!
perdue! le n'est pas de
cel!*

très joli!

Leur étable est construite à plein torchis, le toit,
 Très vieux, très lourd, couvert de chaume & de ramées,
 Sur sa charpente, avec peine s'assoit,
 Et jusqu'aux murs étend ses ailes déplumées,
 Les lucarnes du fond, permettent au soleil,
 De chauffer le bétail de ses douches ignées,
 Et le soir, de frapper d'un cinglement vermeil
 Les marbres blancs & roux des croupes alignées.
 Mais au dedans, s'attise une chaleur de four
 Qui monte des brassins, des ventres & des couches
 Des bêtes ruminant, tandis que tout autour
 Bourdonne l'essaim noir & sonore des mouches.
 Et c'est là qu'elle vit la pataude, bien loin
 Du fermier qui sermonne & du bourg qui caquette,
 Qu'elle a son lit d'amour dans le grenier à foin
 Où son garçon meunier la visite en cachette
 Quand l'étable au repos, est close prudemment,
 Que la nuit autour d'eux répand sa somnolence.
 Que rien ne bruit, sinon le sourd mâchonnement
 D'une vache éveillée au fond du grand silence.

A voir la ferme au loin monter avec ses toits,
 Monter avec les tours de ses meules en dôme,
 Et ses greniers couverts de tuiles & de chaume,
 Avec ses pignons blancs coupés par angles droits.
 A voir la ferme au loin monter dans les verdure,
 Reluire & s'étaler dans la splendeur des haies
 Quand l'été la chauffait de ses feux rallumés
 Mais que les hêtres noirs l'éventaient de ramures,
 Si grande semblait-elle avec ses rangs de fours,
 Ses granges, ses hangars, ses étables, ses cours,
 Sa poterne où dans les joints poussaient les giroflées,
 Son verger bruisant d'herbe & grand comme un chantier,
 Sa masse se carrant au bout de trois allées,
 Qu'on eut dit un hameau tassé là, tout entier.

D'énormes chiens de garde, étaient là sous le chêne.
 Debout, couchés, toujours guettant les loups garoux,
 Ou les gueux en maraude ils veillent — & leur chaîne
 Râclait d'un trait coupant les planches de leurs trous.
 S'ils dormaient au soleil, raides comme des lattes,
 Le bruit le moins criard de clefs ou de verrous,
 Leur ouvrait l'œil & les redressait sur leurs pattes,
 Et sur leur dos levait en brosse leurs poils roux.
 C'étaient trois chiens bergers dont le regard flamboie,
 Aux ongles recourbés en becs d'oiseaux de proie,
 Aux crocs d'ivoire & plus aigus que diamants
 Ils remuaient l'oreille, à tout bruit dans les plaines;
 Et qui passait la nuit sur les routes lointaines
 Entendait sangloter leurs rauques aboiements.

Et pleine d'un bétail magnifique, l'étable
 A main gauche, près des fumiers étagés haut,
 Volets fermés, dormait d'un pesant sommeil chaud,
 Sous les rayons serrés d'un soleil indomptable.
 Dans la moite chaleur de l'étable au repos,
 Dans la vapeur montant des fumantes litières,
 Les bœufs dressaient le roc de leurs croupes altières
 Et les vaches beuglaient très doux, les yeux mi-clos.
 Midi ~~sonnant~~, les gars leur portaient par brassées,
 Des trèfles fauches hier, des herbes près rasées,
 Que les bêtes broyaient d'un bref mâchonnement;
 Tandis que les doigts gourds & durcis des servantes
 Étiraient longuement les mamelles pendantes
 Et gratillaient les pis tendus, canaillément.

Voulez-vous
 dire
 que
 pendant
 midi



Le potager près des granges formait enclos
 A l'entrée où mouraient des roses lymphatiques,
 Entre des oignons d'or & des trognons falots
 Les choux rouges crevaient en tous apoplectiques.
 Les choux fleurs en bouquets sortaient de leurs maillots,
 Les houblons ascendaient des tyrses fantastiques,
 De beaux coquelicots saignaient par gros caillots, *par Jean Cain!*
 Dans un coin où séchaient des fanes scorbutiques.
 Plus loin, près d'un massif de sureaux purulents,
 Les groseillers faisaient quenouille entre les plants.
 Et les fraisiers dardaient leurs feuilles & leurs rouilles.
 Tout au long des chemins de limaçons couverts,
 Les salsifis dressaient par jets leurs poignards verts,
 Et là-bas, se bombaient, ventre en l'air, des citrouilles.

D'énormes espaliers tendaient leurs rameaux longs
 Où les fruits allumaient des tons de météore,
 Pareils dans la verdure à ces rouges ballons
 Qu'on voit flamber les soirs de fête tricolore.
 Pendant vingt ans, malgré l'hiver & ses grelons,
 Malgré les frais du soir, les givres de l'aurore,
 Ils s'étaient accrochés aux fentes des moëllons
 Pour monter jusqu'au toit, monter monter encore.
 Maintenant ils couvraient de leur largeur les murs,
 Et leurs pêches & leurs poires avec leurs pommes, *quid*
 Bombaient superbement des seins rouges & mûrs. ~~Leurs~~
 Leurs troncs géants, crevés partout, suaient des gommés, *pourquoi de*
 Leurs racines plongeaient jusqu'aux prochains ruisseaux, *Leurs ?*
 Et leurs feuilles luisaient comme des vols d'oiseaux.

Sous le manteau des toits s'étaient les greniers
 Larges, profonds, avec de grandes lignes,
 De solives en croix, de poutres, de sommiers,
 D'où pendaient à ses fils un peuple d'araignées
 Les récoltes en tas s'y trouvaient alignées,
 Les froments par quintaux, les seigles par paniers,
 Les orges, de clarté poussiéreuse baignées,
 L'avoine & le colza par monceaux réguliers.
 Un silence énervant & lourd d'après dinée
 Pesait sur ces trésors ou mettait sa traînée,
 Et sa coupure d'or le soleil de Juillet.
 Au reste les souris toutes s'y tenaient coites,
 Les museaux enfoncés dans leurs niches étroites
 Car sur un van d'osier un grand chat roux dormait.

~~Quid plura ?~~

20

Vous avez de
C. nuy - foudre,
tout, tout

Habitaient là, le vieux Knokx; le premier
 Des hommes de labour acharnés à la terre,
 Et ses cinq fils musclés de force héréditaire,
 Et peinant aussi dur que lui, le vieux fermier,
 Entre leurs bœufs, leur champs, leur grange & leur fumier
 Ils vivaient plantureux dans l'ignorance entière,
 Leur ancienne était allée au cimetière
 Remplir, voilà deux ans, sa case du damier.
 Aucun des gars n'avait pris femme, bien que certes
 Les plus roses, les plus grasses, fussent offertes
 Aux larges appétits de ces gloutons d'amour.
 Pour lors, ils n'adoraient que la chair des servantes,
 Les poursuivant de coups ou de façons galantes,
 Et leurs cœurs s'échauffaient aux ruts de basse cour.

Quatre fossés couraient autour de l'enclos. Or,
 Quand le soleil de Mai, brûlant l'air de ses flammes,
 Sabrait leur eau dormante avec toutes ses lames,
 Ils faisaient à la ferme un encadrement d'or.
 Ils s'étendaient plaqués au bord de mousse verte
 Et de blancs nenuphar étoilant le flot noir,
 Les grenouilles venaient y coasser le soir
 L'œil entr'ouvert, le dos enflé, le corps inerte.
 Der bandes de canards y nageaient fiers & lents,
 Des canards bleus, verts, noir, pourpres, des canards blancs,
 Blancs comme de la neige avec un grand bec jaune
 Ils y plongeaient leur aile et leur ventre dodu,
 Et les pattes battant les eaux, le col tordu,
 Cassaient rageusement des iris longs d'une aune.

21

La cour, midi tintant, dormait d'un lourd sommeil.
 Elle formait autour de ses fumiers un cercle
 Ou le ciel vaste et bleu descendait en couvercle
 Et dans les masses d'eau mirait l'or du soleil.
 Au centre reposaient les bêtes étalées
 Les dindons, les pigeons, les poules, les panneaux
 Les porcs crottant dans les flaques leurs jambonneaux
 Les bœufs tassant en rond leurs croupes pommelées.
 Parfois sur des monceaux de foin, près des hangars,
 Dormaient le chapeau sur les yeux, garces & gars
 Après avoir le jour durant, besogné ferme,
 Et, se haussant tout droit, avec ses rameaux verts,
 Un chêne de cent ans tenait ses bras ouverts
 Au milieu de la cour, sur les gens de la ferme.

Le sol trempé se gerce aux froidures premières,
 La neige blanche essaima au loin ses duvets blancs,
 Et met au bord des toits & des chaumes brulants
 Des coussinets de laine irrisés de lumières.
 Passent dans les champs nus les plantes coutumières,
 A travers le désert des silences dolents,
 Où de grands corbeaux lourds battent l'air de vols lents
 Et s'en viennent de faim rôder près des chaumières.
 Mais sitôt que le ciel de gris, s'était couvert,
 Dans la ferme riait une gaieté d'hiver,
 On s'assemblait en rond autour du foyer rouge,
 Et l'amour s'éveillait le soir de gars à gouge,
 Au bouillonnement gras & siffleur du brassin
 Qui grouillait comme un ventre en son chaudron d'étain.
 Jacques, ta ferme avait un renom sans pareil,
 Au temps où tu portais sur toi soixante années,
 Où tes fils, les gars fiers, aux rudes mains tannées
 Peinaient comme des bœufs, suait en plein soleil.
 Ta ferme s'étalait près du fumier vermeil,
 Gaîment, dans les fraîcheurs des belles matinées,
 Quand tes vergers avaient leurs branches pomponnées
 De bourgeons, s'éveillent de l'hivernal sommeil.
 Aujourd'hui, la voilà dans le deuil endormie.
 Tes cinq fils, pauvres vieux, sont morts d'épidémie;
 Tu t'assieds seul, le soir, à ta porte; et souvent
 Lorsque la brise vient là-bas du cimetière
 C'est un peu de leur voix, un peu de leur poussière,
 Que semble l'apporter, en souvenir, le vent.

Au fond la crémaillère avait son croc pendu,
 Le foyer y brillait comme une rouge flaque,
 Et ses flammes mordaient incessamment sa plaque,
 Y rougeaient un sujet obrcène en fer fondu.
 Le feu faisait gaîté sous le manteau tendu
 Sur lui, comme l'auvent par-dessus la baraque,
 Dont les mille objets en bois, en fer, en laque,
 Brillaient moins en couleurs que le brasier tordu.
 Des rayons en partaient comme un jet d'émeraudes,
 Et, ci & là — partout donnaient des chiquenaudes
 De clarté vive aux brocs d'étain, aux plats d'émail.
 A voir sur tout objet tomber une étincelle,
 On eut dit — tant le feu s'émiettait par parcelle,
 Qu'on vannait du soleil à travers un vitrail.
 A dix pas de la ferme, ayant son chêne au centre,
 Un étang s'étalait dans son sommeil doré,
 Et servait d'abreuvoir au bétail bigarré,
 Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.
 Le soir, par un chemin boueux y débouchant,
 Venaient, vaches à pas très lents, chevaux à l'amble,
 Et le troupeau des bœufs qui souvent, tous ensemble,
 Beuglaient, le cou tendu, vers le soleil couchant.
 Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
 Dans la mort du soleil — couleurs, parfums, lumière,
 Explosions de sève & splendeurs d'horizons.
 Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,
 Des routes s'enfonçaient dans le soir — infinies,
 Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

CART FLAMMANT

A MAITRE EDMOND FIGARD

L. 1885

C'étaient les leurs. là-bas, ces granges recouvertes,
 Le mur d'épais crépis, & de blancs badigeons,
 Le toit, d'un manteau de pailles & de joncs
 Où mordaient par endroits les dents des mousses vertes.
 De vieux ceps tortueux les ascendaient alertes,
 Luttant d'assaut avec les herbes sauvageons
 Et deux meules flanquaient, ainsi que deux donjons,
 Les portes qui baillaient sur les champs larges ouvertes.
 Et par elles, sortaient le bruit sourd des moulins
 Coupé par les fléaux frappant l'aire à coups pleins,
 Comme un pas de soldats qu'un tambour accompagne,
 On eut dit que le cœur de la ferme battait
 Dans ce bruit régulier qui baissait & haussait,
 Et le soir, comme un chant, endormait la campagne.

Les vergers les plus beaux n'étaient rien près du leur;
 Des arbres vieux moussus, les branches étagées
 Baignaient dans le soleil de Mai, sur vingt rangées,
 Leurs dômes élargis dans toute leur ampleur.
 On voyait sous l'éclat de la jeune chaleur
 S'arrondir les bourgeons en rosâtres dragées,
 Des verdure vêtir les branches de frangées.
 Des vaches, le pis lourd, vaguer dans l'herbe en fleur,
 Les pommiers au matin se couvraient de buées
 Qui séchaient lentement ainsi que des suées.
 Midi pénétrait l'air de longs accabllements.
 Le soir, quand le soleil flambait dans les nuages,
 On eut dit, à le voir cribler d'or les branchages,
 Qu'un grand feu crépitait dans un tac de sarment.

Dans la cave très basse & très étroite, auprès
 Du soupirail prenant le frais au Nord, les jarres
 Laisaient se refroidir le lait en blanches mares,
 Dans les rouges rondeurs de leurs ventres de grès.
 On eut dit, à les voir crêmer dans leur coin sombre,
 D'énormes nénuphars s'ouvrant sur les flots lents,
 Ou des mets protégés par des couvercles blancs
 Qu'on réservait pour un repas d'anges, dans l'ombre.
 Plus au fond, les tonneaux étaient couchés par rangs,
 Et les jambons suant leur graisse avec leur sang,
 Et les boudins crevant leur peau, couleur de cierge,
 Et les flans bruns avec du sucre autour des bords,
 Engageaient aux fureurs de ventres & de corps...
 — Mais en face le lait restait froid, restait vierge.

Sous le hangar, debout sur ses piliers de briques,
 Sous le hangar énorme encombré de fatras,
 Charettes, chariots, levaient comme des bras,
 Leurs brancards se coupant par plans géométriques.
 Dans les coins, des fagots étagés, des barriques
 D'engrais, des foin choisis exprès pour les haras,
 Des restes de moëllons, plaqués d'anciens plâtras,
 Des auges, des baquets, des meules cylindriques.
 Sur les herses en l'air, les timons & les socs,
 Un peuple de dindons, de poules & de coqs,
 Perchaient, ameutaient l'air de leurs caquetteries,
 Un couple de moineaux sur le sol se vautrait,
 Et les paons rassemblés où le soleil sabrait,
 Largement étalaient leur queue en pierreries.

En Octobre la paix des soirs tombants s'altère.
 Aux champs, de longs & lourds brouillards viennent bou-
 La perspective, où fuse en cierge le clocher (cher
 Le terreau n'est rempli que de pommes de terre.
 Récolte faite, on met leurs fanes en bucher,
 Que sillonne aussitôt la flamme déléteré.
 Avec des zigzags d'or & des feux de cratère,
 Et des bouds de serpent qu'un fer viendrait toucher.
 Et l'on dansait autour des rondes paysannes.
 A voir, comme un buisson flamber, flamber, les fanes,
 Et leur clarté monter, monter, en jet vermeil,
 Puis, le tas s'écroulant en cendres consumées,
 Les soirs redevenaient silence & les fumées,
 Planaient & s'envolaient obscurcir le soleil.

Des porcs, roses & gras, les males, les femelles,
 Remplissaient le verger de leurs grognements sourds,
 Et couraient par les champs, les fumiers & les cours,
 Dans un ballonnement fluctueux de mamelles,
 Près du purin barrés des lames du soleil.
 Les pattes s'enfonçant en plein dans la gadoue.
 Ils reniflaient l'urine & fouillaient dans la boue,
 Et leur peau frémissait sous son lustre vermeil.
 Mais Novembre approchant on les tuait. Leur ventre
 Leur corps entier était comme un rouleau. Leurs cous
 Leurs yeux, leurs groins n'étaient plus que de la graisse: entre
 Leurs fesses on eut dit qu'il coulait du saindoux,
 On leur raclait les poils, on leur brûlait les soies,
 Et leurs buchers de mort faisaient des feux de joies.

La misère pendant en loques sur leur dos
 En automne, un tas de gueux sortaient des bouges
 Rôdaient dans les brouillards et les champs au repos
 Que barraient sur fond gris des rangs de hêtres rouges.
 Dans les plaines, où plus ne s'entendait un chant
 Où les neiges allaient verser leurs avalanches,
 Seules encor dans l'ombre & le deuil s'épanchant
 Quatre ailes de moulin tournaient grandes & blanches,
 Les gueux vaguaient, les pieds calleux, le sac au dos,
 Fouillant fossés, fouillant fumiers, fouillant enclos,
 Dévalant vers la ferme et réclamant pâture.
 Puis reprenaient en chiens pouilleux, à l'aventure,
 Leur course interminable à travers champs & bois,
 Avec de gros jurons ou des signes de croix.

Trainait ^{sur les} sacs par au
droit de ses jambes
deux heures

Flamboyantes d'or roux, les orges, au soleil
 Calcinant de Juillet & d'Août, s'étaient brûlées,
 Les moissons s'étaient superbes, cajolées
 Par les brises, berçant d'un refrain leur sommeil.
 Or, le temps des récoltes était là, dès l'éveil
 Des choses embaumant & des choses allées,
 Les cinq frères avec leurs bêtes attelées,
 Partaient faucher, eux seuls, tout un arpent vermeil.
 Malgré midi flambant, malgré le vent aride
 Coupant d'un froid soudain & mortel l'air torride,
 Les gars, poitrine au vent, bras nus, peinaient toujours.
 Le soir tachait déjà la plaine de macules,
 Qu'on les voyait encor sur les clairs crépuscules
 Allonger leur grande ombre au-dessus des labours.

8
 à l'heure
 journal
 ??

Et voici quelle était la chambre hospitalière
 Où l'étranger trouvait bon gîte & réconfort,
 Où les fils étaient nés, où l'aïeul était mort,
 Où l'on avait tassé ce grand corps dans sa bière.
 Aux kermesses, aux jours de fête, en thermidor,
 La ferme y célébrait la fête coutumière,
 Et jadis, quand vivait encore la fermière,
 Elle y trônait, au centre, avec ses pendants d'or.
 Les murs étaient crépis; deux massives armoires
 Étaient dans les coins leur bois, ~~crits~~ de moires;
 Au fond, un christ en plâtre y mourait sous un dais.
 Et la table au milieu, conviant les ivresses,
 La bonne odeur des lards & la senteur des graisses
 Montaient vers le Sauveur comme un encens mauvais.

72

Négatif par ici de
 vers anciens & par là par
 la suite

Des merles
 Des oiseaux mais hochant les ^{bois} de leurs volées

Vieilles Truandailles

Jadis on ripaillait, dit-on,
 Mieux, dans les bouges & les fermes,
 Gars avaient les reins plus fermes,
 Garces avaient plus beau téton.
 Alors, dans les rouges tablées,
 Autour des mets grossiers, mais bons,
 Autour des lards & des jambons,
 Et des mangeailles rassemblées,
 De gros buveurs ventrus, fougueux,
 Riaient, chantaient, gueulaient à boire
 Bafraient à casser leur machoire,
 Hurlaient à réveiller les gueux.
 Chacun avait, à droite, à gauche,
 Chair échauffée à savourer,
 Chair grasse, prête à se cabrer
 Dans des ruades de débauche.
 Chacun avait là, deux brasiers,
 Deux yeux allumés, deux prunelles,
 Bâchers de voluptés charnelles,
 Où rôtit des amours entiers.
 Deux seins tout frais, tout ronds, tout rouges,
 Frais & ronds à mordre dedans,
 A les marquer d'un coup de dents,
 Deux seins appétissants de gouges,
 Bombant le haut des tabliers,
 Et ressemblant aux pommes mûres,
 Qu'on voit rougir dans les ramures,
 Gigantesques des espaliers.
 Toutes ces garces en folie
 Sablaient aussi des brocs d'étain,
 Et comme leurs gars, ventre plein,
 Menton gluant, langue salie,
 Râlaient en proie au rut fiévreux
 Dans un émelement farouche,
 Criaient, juraient à pleine bouche,
 Et pour leurs mâles amoureux,
 Se battaient, tombait pêle-mêle
 Parmi les tables, dans les coins,
 Ruaient des pieds, tapaient des poings,
 Roulaient dans une ivresse telle,
 Qu'on eut dit entendre le bruit
 D'une lutte à mort dans les bernes.
 Et que les chiens veilleurs des fermes
 Hurlaient d'effroi toute la nuit.

Crâne!

em |

Commencement d'une
pièce intitulée: la Vache

La bête était la plus forte en chair de l'étable.
 Mais le boucher tenait à rabattre du prix
 On le volait — enfin il mit argent sur table,
 Et compta franc par franc, trois cent quatre-vingt-dix.
 Le lendemain, sitôt que l'aurore fait tâche
 Sur l'enténébrement nocturne, piqué d'or,
 Un gars trace une croix sur le front de la vache
 Et le licol au poing, la conduit vers la mort.
 Partout, dans les clochers sonnaient les réveillées,
 Les champs riaient, malgré les brouillards étendus
 Sur la campagne, ainsi que des laines mouillées,
 Et les frois, qui la nuit étaient redescendus.
 Des groupes d'ouvriers à leurs tâches revêches
 Se rendaient, causant peu, haillant encor & lents.
 Par dessus leurs grands dos luisait l'acier des bèches,
 Plaquant le jour naissant & gris, de miroirs blancs.
 On entendait gronder des fracas de roulages
 Sur les pavés, des bruits de grands chariots pleins;
 Au loin, se balançaient des charges de fourrages,
 Entre des cours de blés & des carpes de lins.
 Les poternes s'ouvraient partout, le long des routes,
 Avec des grincements de clefs & de verrous.
 Et les bêtes quêtant repas s'appelaient toutes.
 Et la vache passait ~~triste~~ & beuglait doux.
 On la mena par les sentiers, par les prairies,
 Par les talus en fleurs & par les ponts de bois.
 Le long des bolders gras, le long des métairies,
 Le long des ruisselets aimés — Comme autrefois.
 A droite — s'étendait un horizon de plaines:
 Des toits rouges, faisant des angles dans les verts,
 Des villages par tas, des hameaux par vingtaines,
 Avec de grands zigzags de routes à travers.
 A gauche — les vergers rajeunis, qu'effiloque
 Le vent de Mai, soufflant sur les pommiers fleuris,
 Toute une explosion, de printanière époque.
 Blanche sous un azur jeune, brouillé de gris.
 Enfin par un dernier zigzag de sente ouverte,
 On parvint au village assis sur un plateau.
 La boucherie est là, tout en haut, large ouverte,
 Avec un horizon, plaqué de champs & d'eau.
 La vache brusquement s'arrête au seuil du porche.
 Tout est rouge autour d'elle & fumant, sur le sol.
 Un taureau ~~de~~ de rousseurs, qu'on écorche
 Et dont coule le sang par un trou fait au col.

triste

ballante

faible après le vers

faible

trop soufflant le
leul du porche

marqué

faible



A maître de my Clavel

LES PAYSANS

Ces hommes de labour que Greuze affadissait
Dans les couleurs des paysanneries,
Si propres dans leur mise & si roses, que c'est
Motif gai de les voir parmi les sucreries
D'un salon Louis-Quinze, animer des pastels
Les voici noirs, grossiers, bestiaux — ils sont tels.

molles
Hammes

Entre eux, ils sont parqués par villages; en somme,
Les gens des bourgs voisins, sont déjà l'étranger,
C'est l'ennemi, mais n'ayant pas droit, c'est l'homme
Qu'on peut tromper, qu'il faut leurrer, qu'il faut gruger.

sont

La patrie! Allons donc! Qui leur a eue d'être?
Elle leur prend des gars pour les armer soldats,
Elle ne leur est point la terre maternelle
Qui veut la pioche & non la baïonnette au bras.

France d'entre eux croit en elle?
La terre qu'on étroit du travail
de son de ses bras

On ne la connaît pas au fond de la campagne.
Ce qu'ils voient vaguement dans un coin de cerveau,
C'est le roi, l'homme en or, fait comme Charlemagne,
Assis dans le velours frangé de son manteau.
C'est tout un apparat de robes & de couronnes
Et usonnant les murs de palais lambrissés,

gloires

Que gardent des soldats avec sabre à dragonnes.
Ils ne savent que ça du pouvoir. — C'est assez.
Au reste leur esprit pesant en toute chose
Marcherait en sabots à travers le monde
Des droits & des devoirs — l'instinct les ankylose

l'instinct ignore l'abandon
à travers droits, devoirs,
Justice et liberté — l'instinct des ankyloses
de ceux des almanachs courent tout leur sabbat

Et s'ils ont entendu rugir, au loin, les villes,
Les révolutions les ont tant effrayés
Que, dans la lutte humaine, ils restent les serviles,
De peur, s'ils se cabraient, d'en être les broyés.

éche un jour

L'instinct qu'on doit haïr, l'ennemi fatal l'homme

*dehors l'ennemi l'homme
L'instinct qu'on doit haïr
dehors l'ennemi l'homme*

plan bas tout en rides.

A droite, au long de noirs chemins, ~~tout en~~ ornières,
 Avec des tufs derrière & des fumiers devant,
 S'étendent, le toit bas, le mur nu, les chaumières,
 Sous des lames de pluie & des ~~lames~~ de vent.
 Ce sont les fermes. Là, c'est le clocher d'église / 1,
 Taché de suintements vert-de-grisés, au nord,
 Et plus loin, où le sol fumé se fertilise,
 Grâce à l'acharnement des herbes, qui le mord,
 Sont les labours. Leur vie est close toute entière
 Entre ces trois témoins de leur ~~faiblesse~~ / rusticité
 Qui les ploient au servage & mettent en lisière / +
 L'effort de leurs labours & de leur âpreté. / solennité
 Ils sont là, travaillant de leurs mains ~~charnues~~
 Les terreaux noirs, l'humus tout imprégné d'hiver,
 Tout pourri de débris & creux de taupinées,
 Ils bêchent, front en eau, du pied plantant le fer,
 Le corps en deux, sur les sillons qu'ils ensemencent,
 Sous les grêlons de Mars qui flagellent leur dos / 1.
 L'été, quand les moissons de seigle se balancent
 Avec des éclats d'or, tombant des cieux à flots,
 Les voici, dans le feu des jours longs & torrides,
 Peinant encor, la faux rasant net les blés mûrs.
 La sueur décollant de leurs fronts tout en rides
 Et transperçant leur peau des bras jusqu'aux fémurs ;
 Midi ~~venant~~ ses rais de braise sur leurs têtes, ~~vers~~ darde
 Si crue est la chaleur qu'en des champs de métal,
 Se cassent les épis trop secs & que les bêtes
 Le cou criblé de taons, tombent au grand soleil.
 Vienne Novembre avec ses lentes agonies,
 Et ses râles roulés à travers les bois sourds,
 Ses sanglots ~~charnés~~ ses plaintes infinies, / hurlants
 Ses glas de mort, & les ~~voies~~ suant toujours, / souffrance
 Préparant à nouveau les récoltes futures. / voyez-les
 Sous un ciel débordant de nuages grossis,
 Et trouant les forêts d'énormes abattis / 1.
 De sorte que leurs corps tombent vite en ruine / 1.
 Que jeunes s'ils sont beaux, plantureux & massifs,
 L'hiver, l'été, qui les gèle, qui les calcine,
 Font leurs membres affreux et leurs efforts poussifs,
 Que vieux, portant le poids renversant des années.

Vapeur de la terre
Vapeur de la braise

l'effort de leurs
mains

effort - après quelques
heures il faudrait
complément de
mes membres

Le dos cassé, les bras raidés, les yeux pourris,
Avec l'horreur sur leurs faces hérissonnées,
Ils roulent sous le vent qui ~~ramasse~~ débris
Et qu'au temps où la mort ouvre sur eux ses portes
Leur cercueil descendant au fond des terrains mous

/ sechés

/ s'acharne aux
1/2
1/2

Ne semble contenir que choses deux fois mortes.

H:2

Les soirs de vents en rage & de ciel en remous,
Les soirs de bisé aux champs & de neige essaimée
Les vieux fermiers sont là, calculant, méditant,
Près des lampes d'où monte un filet de fumée,
La cuisine présente un aspect ~~attristé~~
On soupe dans un coin, toute une ribambelle
D'enfants sales, gloutonne aux restes d'un repas
Des chats osseux, raclés, lèchent des fonds d'écuelle
Des coqs tintent du bec contre l'étain des plats
L'humidité s'attache aux murs déteints, dans l'âtre
Quatre pauvres tisons se tortent de maigreur
Avec des jets mourants d'une clarté rougeâtre;
Et les vieux ont au front des pensers pleins d'aigreur.

Resolank: Mon, le rest!

« Bien qu'en toute saison tous travaillassent ferme
Que chacun de son mieux donnât tout son appoint
Voilà cent ans, de père en fils, que va la ferme,
Et que bon an, mal an, on reste au même point
Toujours même train-train voisinant la misère ».

Espace

1/3

1:

Et c'est ce qui les ronge & les mord lentement,
Aussi la haine, ils l'ont en eux comme un acide,
La haine patiente & tournoise, qui ment;
Leur bonhomie & leurs rires couvent la rage;
La méchanceté luit dans leurs regards glacés;
Ils puent l'envie & les haines, que d'âge en âge,
Les souffrances en leurs âmes ont amassés.
Ils sont âpres au gain minime, ils sont sordides;
Ne pouvant acquérir à force de travail
La lésine rend leurs cœurs durs, leurs cœurs fétides
Et leur esprit est noir, mesquin, tout en détail,
Stupide & terrassé devant les grandes choses:
C'est à croire, qu'ils n'ont jamais vers le soleil
Levé leurs yeux, ni vu les couchants grandioses

1/4

/ les fiels et le rancœur

1/2 ?

1/au

Sachverhalt

Schick

Leipzig



Postamt Leipzig

Der Thomander
Cupels für den
Jahr 1882

Rougeoier dans le soir ainsi qu'un lac vermeil.

Ns nieraient les héros & tueraient les apôtres
De tous les préjugés se rivant les boulets ;
Pourtant quoiqu'écrasés, ils en écrasent d'autres :
Leurs servantes, leurs fils, les femmes, leurs valets,
N'aimant d'un dur amour que leurs champs & leurs bêtes,
Et se plaignant toujours que le fermage est cher,
Que les curés à chaque instant, prêchent des quêtes
Qu'ils s'en viennent manger leur or, leur sang, leur chair;
Mais qu'enfin pour ne pas en pâtir davantage,
Mieux vaut de souffrir tout & d'avoir pour soi Dieu. »
Et le cerveau des vieux se brise au cahotage
De ces pensers.

*a
du
p
r
e
s
e
n
t*

Alors souvent, auprès du feu,
Comme ils voient leurs petits joues, faire risettes.
Les agacer de cris, leur grimper aux genoux,
Et, les doigts dans leur barbe, y tourner des frisettes,
Leur vient à l'esprit de les étrangler tous.

3

Aux kermesses pourtant les paysans font fête,
Même les plus crasseux, les plus ladres. Leurs gars
Y vont chercher femelle & s'y chauffer la tête.
Un fort repas, graissé de sauces & de lards
Sale a point les gosiers & les enflamme à boire,
On roule aux cabarets, ~~roule au feu, ventres ronds,~~
On y bataille, on y casse gueule & mâchoire
Aux gens du bourg voisin, qui voudraient, ~~en sonner~~
Lécher trop gouldment les filles du village
Et gloutonner un plat de chair, qui n'est pas leur.
Tout l'argent mis à part y passe — en gaspillage
En danse, en brocs offerts, de sableur à sableur,
En bouteilles, gisant à terre en tas difformes.
Les plus fiers de leur ~~ventre~~ ont des gestes de roi
A raffer d'un seul trait des pots de bière énormes
Et leurs masques, plaques de feu, suant l'effroi
Avec leurs yeux sanglants & leur bouche giuante
Allument des soleils dans le grouillement noir.
L'orgie avance & flambe. Une urine puante
Mousse en écume blanche au trottoir.
Des soulards assommés, tombent comme des bêtes,
D'autres vaguent, serrant leurs pas, pour s'affermir,
D'autres gueulent, tout seuls, quelques refrains de fêtes

*goutte de sang
cœur en feu,
Non de Dieu*

*force
?*

Coupés de hoquets gras & d'arrêts pour vomir.
 Des bandes de braillards font des rondes au centre
 Du bourg: & des gars aux gorges faisant appel,
 Les serrent à ~~leur~~ bras, les cognent ventre à ventre,
 Les lâchant, les cherchant, dans un assaut charnel,
 Et les tombent, jupons levés, jambes ruantes.
 Dans les bouges, où la fumée en brouillards gris
 Rampe et roule au plafond, où les sueurs gluantes
 Des corps chauffés & les senteurs des corps flétris
 Étamant de vapeurs les carreaux & les pintes
 A voir des bataillons de couples, se ruer
 Toujours en plus grand nombre autour des tables peintes
 Il semble que les murs sous le heurt vont craquer.
 La soûlerie est là plus furieuse encore
 Qui trépigne & vacarme & tempête, à travers
 Des cris de flûte aiguë & de piston sonore,
 Rustres en sarreaux bleus, vieilles en bonnets clairs
 Gamins hâves, fumant des pipes ramassées
 Tout ça saute, cognant des bras, ~~coignant~~ du groin.
 Tapant des pieds. Parfois des soudaines poussées
 De nouveaux arrivants écrasent dans un coin
 Le quadrille fougueux qui semble une bataille
 Et c'est alors, à qui gueulera le plus haut,
 A qui repoussera le flot vers la muraille,
 Dût-il ~~voir~~ son homme & jouer du couteau.
 Mais l'orchestre entre-temps redouble ses crieries
 Et couvrant de son bruit les querelles des gars
 Les mêle tous à ses fureurs de sauterics.
 On se calme, on rigole, on trinque entre pochards,
 Les femmes à leur tour se chauffent et se soûlent,
 Et dans ces flots de corps sautants, de dos qui houlent,
 L'instinct lâché devient à tel point rugissant
 Qu'à voir garces et gars se débattre
 Avec des heurts de corps, des cris, des coups de poings.
 Des bonds à s'écraser, des rages à se mordre,
 Qu'à les voir se rouler ivres-morts dans les coins,
 Se vautrant sur le sol, se ~~tant~~ aux bossages.
 Suant, l'écume blanche aux lèvres, les deux mains
 Les dix doigts, sacageant & vidant les corsages,

Hoquets

espace

d'arrêter / l'œil par /
marguerit

le

7 qu'il faut

Retardes des

le nez ventu
 trop saucel
 reflé - un nez
 un peu en a
 de velours
 le cou de la robe
 au bon moment
 à l'œil par l'œil

sifflant
 d'entre les bras
 souvent - peut-être

à long coup de

voix avec des plus
 haut abas charnel

7 heurtant /
 heurtant / cognant

29
On dirait — tant ces gars fougueux donnent des reins
Tant sautent de fureur les croupes de leurs gougues
Des ardeurs s'allumant au feu noir des viols.
Avant que le soleil n'arde de flammes rouges,
Et que les brouillards blancs ne tombent à pleins voils,
Dans les bouges, on met un terme aux souleries.
La kermesse s'épuise en des accablements,
La foule s'en retourne, & vers les métairies,
On la voit disparaître avec des hurlements.
Les vieux fermiers aussi, les bras tombants, les trognes
Dégoûtantes de la bière & du vin sablés,
Gagnent avec le pas à hognets des ivrognes,
Leur ferme assise au loin dans une mer de blés.
Mais au creux des fossés que les mousses veloutent,
Parmi les plants herbus d'un enclos maraîcher,
Au détour des sentiers gazonnés, ils écoutent
Rugir encor l'amour dans des festins de chair.
On dirait les buissons habités par les fauves.
Des accouplements noirs, bondissent par dessus,
Les lins moufants, l'avoine en fleur, les trèfles mauves,
Des cris de passion montent; on n'entend plus

Que des spasmes râlants auxquels les chiens répondent.
Les vieux songent aux ans de jeunesse & d'ardeur.
Chez eux, mêmes appels d'amour qui se confondent.
Dans le coin de leur cour, où couche un maraudeur,
Dans l'étable où leur fille a lit sur des fourrages
Dans l'auge que des gars ont choisie pour déduir
Mêmes enlacements, mêmes cris, mêmes rages.
Mêmes fureurs d'aimer rugissant dans la nuit.
Et dès qu'il est levé le soleil, dès qu'il crève
De ses boulets de feu le mur des horizons,
Voici qu'un étalon réveillé dans son rêve,
Hennit & que les porcs ébranlent leurs cloisons
Comme allumés par la débauche environnante.
Des coqs tout droits sur les fumiers, claironnent loin
Dans les vergers remplis de senteur émanante
Des poulains attachés se cabrent dans un coin
Des chiens bergers, les yeux flambant, cherchant leurs lices
Et les naseaux soufflants, les pieds fouillant le sol,
Des taureaux monstrueux ascendent les génisses.
Alors/vautrés aussi dans leur rut d'alcool,
Le sang battant leur cœur et leurs tempes blémies,
Le gosier desséché de spasmes étouffants,
Et cherchant à tâtons leurs femmes endormies,
Eux, les fermiers, les vieux, sont encore des enfants.

Espace

Espace

Espace

Le vent est bey: plus haut

Prigzaguant

R / semblent être en croissant

/o

Hôte par trou

? Jehot pour le séduire
Dans l'auge dont les gars font choix

? guêtant par leur camp

à Saint-Amand
les faces
(Austria)



Monsieur
M. N. N. N. N.
M. N. N. N. N.



pour le service
M. N. N. N. N.
M. N. N. N. N.

Il est à regretter que les
documents relatifs à
ce sujet ne soient pas
plus nombreux. Les
seules pièces que
nous possédons sont
celles qui ont été
produites par le
général N. N. N. N.
à la date du 10
septembre 1882.

Marines

Au temps de froid humide & de vent nacillard,
 Les flots clairs s'étaient de gris & de brouillard,
 Et traînaient à travers les champs de verdure sale,
 Leur cours se terminant en pieuvre colossale.
 Les roseaux cassés net traînaient le long du bord,
 Le ciel, muet de nuit, mais nébuleux au Nord,
 Retentissait d'un bruit fracassant d'avalanches,
 Et les neiges volaient dans l'air, flammèches blanches,
 Et sitôt qu'il gelait, des glaçons monstrueux
 Descendaient en troupeau large & tumultueux,
 S'écrasant, se heurtant comme un choc de montagnes,
 Et lorsque les terreaux & les bois se taisaient,
 Ils s'attaquaient l'un l'autre, & craquaient, & grinçaient,
 Et d'un bruit de tonnerre ébranlaient la campagne.

Sur le fleuve, rempli de mâts & de voilures,
 Un ciel incandescent tombait de tout son poids,
 D'où le soleil gercail le sol de ses brûlures,
 Et jetait tout son feu de sulfure & de poix.
 Près des digues bouillaient le limon & la vase;
 Le courant entraînait des nappes de clartés,
 Et des vaisseaux, craquant du sommet à la base,
 Sous l'accablant fardeau de ces terribilités,
 Plus loin, près d'une passe où le fleuve s'enfable,
 Emergeaient en longueur de jaunes bancs de sable,
 Que des oiseaux, l'aile au ciel, couvraient de blanc;
 Le site entier chauffait dans un air de fournaise
 Et semblait menacé d'un embrasement lent,
 Et le flot criblé d'or charriait de la braie.

Amours de gars

Chaque dimanche, ils ont aux lèvres, même aveu.
 Et d'un ! fait l'amoureux en baisant l'amoureuse.
 Et de deux ! Et de trois ! Voyez-les. Dans le bleu
 De l'étang qui le long du sentier vert se creuse.
 Les voici garce & gars, qui passent reflétés.
 Elle a la belle fille, un jupon court, tout rouge 8/1
 Des mains à doigts rugueux, des bras bien ajustés,
 Toute grasse, sa gorge est là, qui s'enfle & bouge.
 Les deux seins saillant fort dans son corsage brun.
 Et lui, bachez qu'il est le gars de la commune, — / 51
 Truelle, maçon, construit comme pas un,
 Qu'il a des poings sonnants s'il n'a pas de fortune.
 Bâtard d'un vieux fermier, mort ivrogne, — autrefois
 Il peinait chez sa belle, à vingt sous la journée,
 Ils s'adoraient déjà tous deux en tapinois,
 Éprouvaient à se voir leur chair aiguillonnée.
 Souvent, comme elle était aux foins, il lui parlait,
 Lui glissant dans le cou quelque grasse-bêtise
 Avec un bref baiser pour rire — & détalait.
 C'était de part & d'autre une égale feintise,
 Menues timidités à se montrer leur jeu.
 Elle pourtant, n'avait au cœur que mariage :
 Ils vivaient l'un de l'autre en dépensant fort peu,
 Ils feraient des enfants joufflus, sans alliage,
 Ils auraient métairie avec cour au milieu,
 A côté d'un champ d'orge & d'un carré de trèfle,
 Puis un verger près du logis en contre-bas,
 Bariolé de coings, de prunes & de nêfles,
 Deux vaches dans l'étable & de l'or dans un bas.
 C'était son rêve, un rêve ardent de paysanne
 Qu'un jour n'y tenant plus, elle lui fit tout haut.

II
 A les voir si souvent ensemble, l'on cancan.
 On les suit, on claboude — d'un air finaud. 9
 Mais que leur vaut à eux le bruit de ces parlottes
 En raison du bonheur de se sentir à deux,
 Que lui fait l'œil mauvais & les cris des bigottes
 Quand au soir descendant, le long du chemin creux,
 Il la sent s'allumer de charnelles tendresses
 Qu'il l'étreint contre lui, regarde longuement



Quid ?

Son cou gras où sont fait des coins pour les caresser,
 Ses yeux d'où sort le feu d'amour violemment,
 Qu'elle brûle & s'affoie en ses bras, toute entière,
 Que le feu la conquiert, la dompte, qu'elle veut,
 Tant la rage d'aimer lui gonfle chaque artère,
 Tant flambent ses désirs & ses instincts en feu,
 Ne faire de son corps qu'une table dressée
 Où son gars mangerait & boirait jusqu'au jour,
 La bouche glougnante & la manche troussée,
 Tout un festin de chair, de ~~vin~~ & d'amour !
 Et pendant qu'il l'étreint, ils vont par les saulaies,
 Par les sentiers moussus, fait pour s'en aller deux,
 Ils vont toujours, tirant les feuilles hors des haies,
 Les mordant avec fièvre & les jetant loin d'eux.
 Il confie en riant ce qui chauffait sa tête
 Avant qu'il n'eut espoir certain de l'épouser,
 Il se rappelle encor — tout comme elle — la fête
 Où dans un coin il lui prit le premier baiser.
 Mais c'est elle à présent qui en veut plein la bouche,
 Qui les prend, qui l'entraîne aux godaillies d'amour
 En pleins champs sous l'éclat du soleil qui se couche
 Et dans le rouge adieu de la nature au jour,
 Et d'un commun accord, sans pourtant se rien dire,
 A travers un chemin menant droit aux fouillis,
 Le cœur battant son plein, le visage en sourire,
 Ils cherchent du regard une alcôve en taillis.
 Et près d'un grand carré d'orge, dans la verdure
 Fraîche & mollette encore & gazouilleuse au vent,
 Ils dénichent comme au hasard, une encoignure
 Faite d'un bois derrière & de buissons devant
 Un coin calme où seul bruit dans l'épautre
 La respiration onduleuse des blés.
 Se regardant toujours & s'attirant l'un l'autre,
 Ils se sont assis là, satisfaits & troublés.
 Et c'est alors un cri des sens, une fringale,
 Un assouvissement de folie & d'instincts,
 Un combat chair à chair de gouge avec son mâle,
 Des étreintes de corps à se briser les reins,
 Des vautrements ~~forçés~~ que l'herbe en est broyée
 Comme après un assaut de vents & de grêlons

/l'amour

folie

is

l'ombre / suprême
qui en : Hi-han !

Es pace

plus hard
leuher fait

espace

v

/si vous

Les buissons cassés nets & la terre rayée
D'un grattage lascif de pieds & de talons.
Elle — sert de sa chair autant qu'il en demande
Sans crier, se débattre ou simuler des peurs,
Ne craignant même plus que le village entende
L'explosion d'amour qui saute de leurs cœurs.
Ils songent aux fureurs échauffantes des bêtes,
Aux printemps allumant l'ardeur dans les troupeaux,
Aux chevaux hennissants, aux vaches toujours prêtes
A se courber au joug amoureux des taureaux.
Et lui, — roi de son corps entier, lui, maître d'elle,
Le choisi, parrai tous, pour mener le déduit,
Le voyant sous ses bras frissonner comme une aile
Sent son orgueil de gars puissant, monter en lui.
Ses fièvres d'amant sont comme un choc de rafales
Traversent les fureurs de leurs accouplements,
Ses spasmes ont des cris plus profonds que des râles,
Son rut bondit sur elle avec des jappements.
Il la voudrait tuer dans une ardeur plénière,
Lui broyer les instincts sous des poids de torpeur,
Et ce réchauffement de leur lutte dernière
Devient rage à tel point que leur amour fait peur.
Après l'ébruitement du scandale au village,
Après de longs refus brutaux, un temps viendra
Où les parents vaincus voudront le mariage,
Et l'amant d'aujourd'hui, son gars aimé, sera
Le même qu'on verra venir le jour des noces
Lui donner l'anneau d'or & conduire à l'autel
Orné de cierges neufs & de roses précoces
Ses vingt ans agités du frisson maternel.

144 33

*Il voudrait l'acablu dans une ardeur
entière*

oh! plénier!

*cri rap d'après
culte*

espace N° III

ur

Les Vieilles

Les chairs, les belles chairs en fleur, des gougues mortes,
 Jeunes encore, où vont-elles? Et qui de nous,
 Les verra refleurir ailleurs, rouges & fortes,
 Et les adorera, toujours à deux genoux?
 Souvent, lorsque Juillet flamboie on rêve d'elles,
 De leurs beaux corps défunts, qu'on a connus jadis.
 Et plus haut que ne va le vol des hirondelles,
 Près des cieux, on croit voir de lointains paradis
 Embrasés de lumière & tapissés de nues,
 Où l'œil vainqueur, les seins sortis du corset d'or,
 Des anneaux de rubis cerclant leurs jambes nues.
 Le front rougi d'un feu de soleil qui s'endort,
 Les gougues dans le u. gloire ardente se promènent.
 Ah! celles-là, du moins, ont bien fait de mourir,
 Avant que l'âge & la laideur ne se déchaînent
 Sur leur être superbe & trop beau pour souffrir.
 Mais d'autres que voilà, celles que la vieillesse
 Courbe, flétrit, salit, lézarde tous les jours,
 Qui traînent après elles des lambeaux de jeunesse,
 Où fermentent encore de vieux levains d'amours, *encore que*
 Qui ne veulent crever, quoique laides, flétries,
 Qui s'accrochent au monde & se séchent d'aigreur.
 En songeant à leur temps de voluptés fleuries,
 Celles-là je les hais, car elles font horreur!
 Ah! chair de vieilles, chair veule, rèche, moisie,
 Mauvaise chair, tout au plus bonne pour les vers,
 Pourquoi ne pas, avant la sinistre éviscé,
 Purger de tes laideurs séniles, les champs verts,
 De ta lèpre, l'air frais, & de ta jalousie,
 Les beaux soirs, le soleil & les chemins d'amour?
 Chair puante, pourquoi salir de toi la terre
 Et qu'ayons-nous besoin de ta hideur? — Le jour!
 Vois donc comme il jaillit flamboyant d'un cratère
 D'aube, comme il émaille en bleu les cieux ardents,
 Comme il fait belle l'enfance & belle la jeunesse!
 Pour vous, vieilles, le jour, c'est le masque sans dents,
 C'est la paupière où du pus congelé se presse, *et*
 Faisant comme une plaie à chacun de vos yeux,
 C'est le menton roussi de poils on c'est la teigne
 Qui ronge par endroits le gris de vos cheveux,
 C'est un cancer, servant à vos faces d'enseigne,
 Ce sont vos deux sourcils râclés, ce sont vos seins
 Clapotant sur les flancs leur flic flac de vessie
 Vide, ce sont vos bras osseux, ce sont vos reins,
 Vos doigts, vos mains, vos pieds gonflés d'hydropisie,
 C'est votre corps entier, pourri, lépreux, perclus,
 Carcasses répandant une telle asphixie,
 Que les chiens de la mort n'en voudront même plus!

Chanson

Fille folle, qui n'êtes sage,
 Que tous les trente-deux du mois,
 Si ce soir vous allez au bois,
 Ne serrez trop votre corsage.
 J'ai vu près des arbres cheus,
 Là-bas, où le marais qui fume
 Remplit l'air de fièvre & de brume,
 Passer le vol des amours nus.
 Les pauvrets avaient fait des lieues.
 Leurs petits culs bouffis & blancs,
 Et leurs ailes étaient tremblants,
 Et leurs cuissettes étaient bleues.
 Tristes, ils le sont sûrement,
 Eux les gamins en amourettes,
 Eux les grapilleurs de fleurettes,
 Font des mines d'enterrement.
 En vain dans un lit des caresses,
 Voudraient-ils se chauffer entre eux.
 Leurs baisers sonnent secs & creux
 Et le froid gèle leurs tendresses.
 Ils furetaient dans les roseaux,
 A droite, à gauche, à ras de terre,
 Cherchant à loger leur misère,
 Dans les nids vides des oiseaux.
 Mais le vent glacé par secousses,
 Le vent d'automne avait détruit,
 Pendant l'orage de la nuit,
 Les nids de branches & de mousses.
 Or, savez-vous que ces follets,
 Que ces bohèmes sans couchette,
 Trouveraient très noble cachette,
 Entre deux seins bien rondelets ?
 Qu'ils auraient la prison gentille,
 Où fourrer leur petit museau,
 Où chauffer leurs pieds & leur peau,
 A votre cœur de jeune fille ?
 Donc, fillette, qui n'êtes sage,
 Que tous les trente-deux du mois,
 Si ce soir vous allez au bois,
 Ne serrez trop votre corsage.

Les Flamandes.

1. Les vieux maîtres	page 1
2. La vachère	3
3. Art flamand : I, II.	4
4. Les plaines flamandes : I, II, III, IV.	5
5. La vachère (Kato).	11

Croquis de ferme :

6. La ferme	12
7. Cuisson du pain	13
8. Les troupeaux	"
9. Les récoltes	"
10. Les chiens de garde	14
11. L'étable	"
12. Le potager	15
13. Les espaliers	"
14. Les greniers	16
15. Les fermiers	"
16. L'enclos	"
17. La cour	"
18. En hiver	17
19. Deuil	"
20. La cuisine	18
21. L'abreuvoir	"
22. Les granges	19
23. Les vergers	"
24. Le lait	"
25. Le hangar	"
26. Sous d'octobre	20
27. Les porcs	"
28. Les queues	"
29. En été	21

30. La grande chaudière	p. 21
31. Vieille brendailles	22
32. Lavache	23
33. Les paysans : I, II, III	24
34. Marines : I, III	30
35. Amours de gars : I, II	31
36. Les vieilles	34
Chanson	35



